

COMPTE RENDU - En route vers des sols vivants-S'approprier de nouvelles techniques d'agriculture de conservation - Visite ferme de Daniel Brémond le 30/08

« J'ai doublé la teneur en MO en 20 ans sans apports exogène »

Daniel Brémond est un pionnier de l'agriculture de conservation des sols. Sa ferme, d'une cinquantaine d'hectare est située dans les Alpes de Hautes Provence est conduite principalement en céréales et en lavandin. Depuis plus de 25 ans il a arrêté le labour et a développé le semis direct. Il a su adapter son système à son contexte d'exploitation. Grâce à des couverts végétaux à fortes biomasses, le non travail du sol et la culture du maïs qu'il a réussi à améliorer la teneur en matière organique de ses sols.

Une transition opérée très tôt

Daniel s'est installé en 1986 dans un système de blé dur-betterave. A ses débuts, il était en système labour mais avec toujours des techniques culturales simplifiées sur certaines cultures. Il arrête le labour après l'achat d'un chisel. Au fur et à mesure, il diminue la profondeur de travail mais multiplie les passages. Ses sols argilo calcaires, argilo-limoneux et limono battant. Ils n'ont pas beaucoup de matière organique et ont tendance à se refermer l'hiver. Pour éviter de s'en servir, il vend sa charrue et son gros tracteur en 2010. « Il est préférable de vider le hangar de tout le matériel de travail du sol pour aller chercher la solution agronomique plutôt que la facilité. » Pour enrichir son sol en matière organique, il introduit le maïs sur sa ferme car c'est une culture qui produit beaucoup de carbone. « C'est grâce à une rotation cohérente que l'on résout les problèmes : il faut une légumineuse dans le cycle » préconise Daniel.

Le sainfoin, la plante clef du système

« Avec tout le carbone que l'on apporte au sol,[via les couverts végétaux], il faut de l'azote dans le système pour aider les micro-organisme à digérer toute cette matière ». Le sainfoin est une pluriannuelle, « c'est notre luzerne du coin ». Très rustique, Daniel s'en sert en couverture végétale permanente, car en hiver, le climat est rude et peu de plantes survivent. « Mon objectif c'est d'avoir toujours des racines vivantes, c'est hyper important pour maintenir la vie biologique ». Le sainfoin est semé en février dans le blé, avant que ce dernier ne fasse l'épi 1cm. L'année suivante, Daniel récolte jusqu'à 2 fois la graine, qu'il revend à des éleveurs. « Le sainfoin c'est le couvert le plus productif mais le plus compliqué à gérer ». Daniel le régule dans ses cultures grâce à des hormones ou du glyphosate ce qui lui permet d'avoir un sol toujours couvert.

S'adapter à son terroir

S'il y a bien un point sur lequel Daniel insiste, « ce que j'ai fait ici, il faut l'adapter chez vous ». Avec l'agriculture de conservation, il n'y a pas de recette toutes faites. Ça ne sert à rien de les demander car elles n'existent pas : « c'est un système où il faut être tenace mais pas têtue ». Il faut s'inspirer des principes et bien réfléchir son système en veillant à la cohérence de la rotation. Pour y arriver, en 2013, Daniel Brémond a mis en place de très nombreux essais avec l'appui d'Arvalis. Sur une parcelle d'environ 2 ha, 30 systèmes de cultures sont mis en place en simultanés. Sur des bandes de 6m de large, plusieurs rotations sont testées et de nombreuses mesures sont effectuées.

Daniel perçoit aussi les évolutions du climat. « Maintenant les principales précipitations ont lieu d'octobre à décembre. C'est à cette période qu'il faut faire pousser les couverts ». Concernant le maïs, il précocifie ses semis pour limiter l'irrigation et éviter des frais de séchage. Le vent et la chaleur de fin de saison lui permettent d'arriver aux normes à la mi-septembre.

L'eau, une ressource clef

Avec entre 400 et 900 mm de précipitations par an, Daniel peut compter sur l'irrigation pour une partie de ses parcelles. Localement, « l'irrigation on sait faire depuis des centaines d'années ». En effet, un système de canaux permet de bénéficier d'une irrigation gravitaire qui ne nécessite pas d'électricité. Une aubaine cette année. En plus, provenant des massifs alpins, l'eau manque rarement, même s'il peut y avoir des restrictions. Avec 60€ de charges par ha, c'est une véritable sécurité pour les parcelles qui peuvent en bénéficier. L'un des principaux enseignements qu'il a observé est que l'irrigation a permis d'augmenter plus rapidement les teneurs en matière organique que sur les parcelles non irriguées.